Journal de Kabul n° 5

## Une mission au service du développement de l’Afghanistan

##  L’aide en faveur d’un pays en conflit et les interrogations des hommes et des femmes qui la mettent en œuvre

**Jeudi 14 février 2013 : une « saint valentin » sur un tiempo de valse…**

L’ambassadeur nous invite pour la Saint Valentin le vendredi 15 février en fin de journée. Je flaire l’embrouille. La Saint Valentin c’était hier. Aujourd’hui, ce qui se fête ici c’est la fête afghane du départ des soviétiques[[1]](#footnote-1), il y a 24 ans. Je me souviens que la dernière invitation de l’ambassade de ce type était fin octobre, la communauté française était invitée pour … la fête de l’automne ! En général, cela annonce de l’officiel. Bruno et moi parions (sur le PR très proche et de retour sur Paris) mais nous perdons l’un et l’autre.

Manuel Valls (dit le MINT) est à Kaboul pour 2 jours. Je trouve cela finalement fort à propos d’être invité à un(e) Valls(e) pour la Saint-Valentin. J’ai envie de lui dire cela au MINT qui va s’excuser de nous gâcher la fête. Il aura tort car de toute façon, ces soirées là se passent en général entre hommes à Kaboul. C’est d’ailleurs comme cela que les choses se sont passées hier. Un repas avec collègues pour fêter le départ de notre correspondant du ministère des finances en route pour le G7+ au Timor Oriental. Nous aurions pu boire de la Vodka pour fêter la fin de l’occupation soviétique avant de réserver du Whisky pour fêter le départ des américains bientôt.

Finalement, ce sera *Champagne* ! pour arroser la venue du ministre et nous remercier de notre présence à ses côtés pour son traditionnel discours et la poignée de main à la communauté française. Discours préparé, de qualité, réaliste de la situation délicate des enjeux du pays et de son importance pour la région et la France, chaleureux pour la communauté française, extrêmement reconnaissant du travail de l’ambassadeur Bernard Bajolet. Très mérité eu égard à ses remarquables qualités professionnelles. Ses convictions politiques et sa proximité avec l’ancien PR ne l’ont pas pénalisé.

La question du jour : Les nouvelles autorités afghanes donneront-elles un repos annuel pour la fin de l’occupation de l’ISAF en 2015 ? Les Taliban offriront-ils un jour férié supplémentaire pour marquer leur retour et le départ des mécréants ? On peut être certain que l’alcool ne sera pas plus présent demain qu’il ne l’est aujourd’hui. Alors Vodka ou Whisky, ce dilemme devient dérisoire. Même si nous (mes collègues pour dire vrai) ont échangé durant le repas avec le cadre du ministère sur l’idée de produire du vin à partir du raisin de grande qualité produit par ce pays. Il souriait par politesse et bonne éducation, expliquant qu’il en parlerait avant son départ à son ministre en buvant du jus de fruit pakistanais alors que nous avions devant nous un verre de bière espagnole (*Si señor*…) servie par une ukrainienne. Le milieu expatrié est un peu mécréant parfois.

Peu avant d’entrer sur la piste de danse pour la valse, nous sommes, Bruno et moi, allés dans une mosquée de quartier pour une cérémonie de recueillement et rendre hommage à l’occasion du décès du frère cadet de Nazir, notre « intendant –régisseur ». Cancer de l’estomac très tardivement diagnostiqué après des mois de consultations dans divers hôpitaux à Kaboul et enfin deux déplacements au Pakistan et en Inde en fin d’année pour tenter de trouver des soins adaptés. Il était déjà bien trop tard. Très triste histoire. Illustration dramatique de la faiblesse du système de santé afghan et de la quête de soins de qualité extrêmement dispendieuse, tant à Kaboul qu’à l’étranger, pour les afghans de la classe moyenne. Les pauvres sont exclus de fait de telles démarches, les riches se débrouillent toujours. Le paradoxe est, qu’en dépit des montants colossaux mis en faveur du système de santé par l’aide étrangère, la part des dépenses de santé privées, i.e. à la charge directe des malades (*out of the pocket,* dise les anglo-saxons) dans les dépenses totales de santé, est très élevée, autour de 80%, un peu comme au Cambodge. Deux pays où cohabitent une aide significative et une corruption très élevée et généralisée, en particulier dans le système de santé. Le général Allen, chef (suprême) de l’ISAF parti il y a peu, évoquait dans ses propos d’adieux, ce lien malheureux entre l’aide à l’Afghanistan et la corruption.

Du pain béni pour les Taliban, et à plusieurs titres évidemment. Pour dénoncer les mécréants, l’aide, les pantins au gouvernement que les américains et la coalition ont soutenu en dépit des fraudes électorales avérées et des affaires non réglées et qui s’en mettent pour certains plein les poches. Ils en profitent eux aussi en prélevant leur dîme sur les travaux de « stabilisation » financés par les structures humanitaro-militaire (PRT : Provincial Reconstruction Team, cf. précédent journal) sensées réduire leur influence. Cette semaine encore, ils ont déclaré à la presse que le trafic de drogues n’était pas contraire à certains préceptes de l’Islam (ou quelque chose d’assez proche, je ne retrouve pas les propos exacts), ce qui montre à la fois leur pragmatisme, leur capacité (élevée) de communiquer (presse, radio etc.) et leur grand sens moral… Ces Taliban qui contrôlent la grande majorité du pays en lançant des anathèmes contre les afghans originaires des régions sous leur « responsabilité » qui travaillent pour le gouvernement, les militaires, les agences internationales… Sherren, un des deux gardiens (non armés) de l’agence a reçu un message de sa famille le prévenant de ne pas retourner dans sa province d’origine. C’est la même chose pour le fonctionnaire du MoF évoqué plus haut. Il n’est pas retourné chez lui depuis des années. Il travaillait à Kaboul jusqu’à son départ au Timor tandis que sa famille était au Pakistan depuis la fin des années 90 (pour d’autres la famille est à Dubaï).

Les personnels de l’agence préfèrnent taire le nom et l’origine de leur employeur pour ne pas risquer la visite le soir des Taliban de leur quartier. Avoir des bonnes relations avec ses voisins, ses collègues, son chauffeur… Eviter des risques de conflit qui pourrait dégénérer, comme, mais c’est une hypothèse, le montre le cas d’un expatrié, récemment enlevé en plein jour, en pleine rue, dans sa voiture. Des licenciements de personnel auraient pu conduire à son enlèvement… Les étrangers ne sont pas les seuls concernés. Des afghans, évidemment en bien plus grande quantité sont régulièrement enlevés contre rançon. Pour eux, cela ne se termine pas toujours très bien malgré le versement d’une rançon, comme cela a été le cas il y a peu pour le fils d’un notable de province.

**Une quête de livres et d’un… sommet**

Depuis mon arrivée, je questionne régulièrement les afghans et les expatriés sur deux choses : l’identification d’une librairie à Kabul où il serait possible de trouver des livres accessibles pour un expatrié et le nom du plus sommet du pays. Préoccupation futile d’un parisien jouant au montagnard et à l’intellectuel, amoureux des livres et des librairies mais aussi des sommets enneigés, peut être… Il faut savoir reconnaître ses faiblesses. J’ai une fois dit que j’accepterai de vivre dans un pays étranger à la condition qu’il n’y ait pas de MacDo mais qu’on y trouve au moins une librairie digne de ce nom.

J’ai du questionner pas mal de gens autour de moi pour trouver la librairie. La plupart ne la connaissait pas. J’avais identifié le quartier, j’ai tourné plusieurs fois autour sans succès, interrogeant des gens dans la rue, entre l’obstacle de la langue et l’objet recherché, pas facile… Finalement je l’ai trouvée. Une petite boutique d’apparence assez déglinguée, une maison bleue *Shah M Book* (traduction littérale) dressée au rez-de-chaussée d’un immeuble à moitié détruit (ou en construction mais alors celle-ci depuis longtemps arrêtée), au niveau d’un rond-point fréquentée, en face de l’hôpital évoqué lors d’un précédent journal. A l’intérieur, le bonheur : un esprit de bouquiniste, des livres à profusion dans un espace somme toute réduit mais suffisant pour répondre à des envies de lecture sur l’Afghanistan, majoritairement en langue anglaise et dari, quelques ouvrages dans d’autres langues… J’ai acheté quelques livres et me suis promis de revenir pour regarder photos, cartes, calligraphies… Miracle : un site web existe aussi.

Pour avoir la réponse à la question du sommet du pays, j’aurai pu aller sur internet mais cela ne m’intéressait pas. Je voulais avoir la réponse d’afghans. Apparemment, ils ne s’intéressent absolument pas à connaitre le sommet de leur pays. Très curieux pour un esprit français qui apprend dès la petite enfance à la fois que le Mont-Blanc, fierté nationale[[2]](#footnote-2), est le sommet d’Europe et qu’il mesure 4807 mètres. Le contempler depuis le sommet de l’Aiguille du midi est presque un acte patriotique, qu’il faut avoir fait une fois dans sa vie, à défaut de son ascension, plus difficile tout de même et que tout montagnard se doit d’avoir fait… Notre Hadj républicain, agnostique et apolitique…

Je suis sûr qu’il y a quelques années, des voyages de noces avaient cela comme objectif, le sommet du téléphérique. Je me rappelle avoir été photographié avec les filles et Edith par des japonais. Ils avaient l’impression de ramener avec eux, sur leur ile, un bout de l’esprit français…

Je concède qu’il y a tant de montagnes ici qu’en désigner une n’a pas grand sens. Combien de français savent qu’il n’y pas qu’une montagne au dessus de 4000 mètres en France et seraient capable de citer une autre montagne de plus de 3000 mètres ? Même si cela est évidemment inutile et dérisoire pour la vie quotidienne… Probablement aussi que les anglais, créateurs de l’alpinisme (à l’exception peut être de De Saussure pour la fierté française), n’ont pas eu beaucoup de possibilité d’explorer les sommets ce pays en raison de leurs relations fraiches avec les afghans au moment même où cette activité sportive naissait. La concurrence est également forte. Les plus sommets afghans sont loin d’être à la hauteur de ceux du Népal, de la Chine et autre Pakistan… Alors j’y arrive enfin, le sommet du pays est le mont Noshaq, le second pic de l’Hindu-Kush, culminant à 7.492 mètres et dont l’ascension a été réalisée en 1960 par des japonais, mon année de naissance...

L’accès à cette montagne reste difficile, une partie de sa voie d’accès normal est truffée de mines anti personnelles posées en 2000 par les hommes du commandant Masoud pour empêcher l’arrivée des Taliban du Pakistan. La dernière grande expédition « himalayenne » a eu lieu en 2003. L’espoir (le manque de lucidité surtout, voire tout simplement l’égo démesuré) poussait à l’époque le concepteur et chef de l’expédition, l’Italien Carlo Alberto Pinelli, 68 ans à déclarer : « En réalisant l’ascension du Noshaq, nous voulions donner au monde un message de normalité retrouvée : la guerre est finie en Afghanistan ». Les alpinistes ne finissent heureusement pas politiciens (à l’exception de notre Mazeau national).

**Kaboul, l’hiver**

Cette histoire de sommet rappelle que Kaboul l’hiver, c’est un peu comme un long séjour à la montagne, en plus haut même que Val d’Isère, également entouré de montagnes plus hautes encore... La seule importante différence, c’est qu’on ne peut profiter des pentes qui entourent la ville et c’est évidemment très frustrant. Pour les magasins, c’est la même choses, j’ai acheté une paire de gants, des lunettes de ski, des jumelles et un pantalon de trekking pour me faire ma petite fête à moi, tout à l’heure à la boutique du coin, à 50 mètres de là. Je suis sûr qu’en cherchant bien je trouverai aussi comme à Val des manteaux en peau de loup. Les toques en fourrure sont légions. Il y aurait apparemment aussi des sorties organisées en ski de randonnée dans une province proche de Kaboul avec des « guides » afghans et un guide italien qui les forme avec le soutien de l’Aga Khan Development Network (AKDN, cf. précédent Journal). On pourrait même louer des skis et sur internet, vous trouverez sans peine la première compétition de ski. Je me suis fait expliquer un beau parcours de ski de randonnée au départ du tunnel du Salang pratiqué par des ONG. Pour l’hiver prochain, peut être, la paix revenue… D’ici là, la vue de mon bureau orienté plein sud, sur les sommets est magnifique du matin au soir.

**Kaboul dans les années 60**

Petit intermède, je vous encourage vivement d’aller sur le site de la famille Podlich, universitaire à Kaboul dans les années 60 pour avoir une idée de ce qu’aurait pu devenir ce pays sans 30 années de guerre…

[*http://blogs.denverpost.com/captured/2013/01/28/podlich-afghanistan-1960s-photos/5846/#.UQdFRaYCFA4.facebook*](http://blogs.denverpost.com/captured/2013/01/28/podlich-afghanistan-1960s-photos/5846/%23.UQdFRaYCFA4.facebook)

Il est tout aussi merveilleux de suivre film du dernier voyage de Joseph Kessel sur invitation du roi en 1966 dans plusieurs provinces du pays (document INA) qui montre un pays traditionnel, magnifique et rude à la fois. Il faut aussi entendre le Kessel que Lacouture a transformé a mythifié dans sa biographie que j’avais adoré il y a plus d’une vingtaine d’années. Un héro auquel j’aurais aimé ressemblé à 25 ans.

J’aimerais lire l’équivalent du fantastique roman (une fiction historique) *Kampuchéa* de l’écrivain voyageur Patrick Deville. Je vous conseille vivement si l’Asie du sud-est et le Cambodge en particulier vous intéressent ce livre intelligent et sensible.

**Cinéma, vidéos et projets**

Le festival international des droits de l’homme (FIDH) qui s’est tenu à Paris la semaine dernière vient de décerner un prix à : **NO BURQAS BEHIND BARS,** de Nima Sarvestani et Maryam Ebrahimi. Le sujet traite de la situation des femmes et du traitement des « crimes moraux » par la société afghane. Il se déroule entièrement dans une prison de femmes.

*Droits de l’homme : je n’ai fait encore qu’effleurer la question des droits de l’homme dans ce Journal. Il y a tant à dire sur le sujet et je viens de constater ce jour que j’ai loupé la réunion ce jeudi à l’Institut français d’Afghanistan (IFA) à laquelle j’avais prévu d’aller. Elle devait aborder les derniers rapports de Human Rights Watch et les dernières publications inédites d’Armanshahr Foundation/Open Asia, organisation de droits de l’homme, basée à Kaboul et en lien avec la Fédération internationale des droits de l’homme (FIDH). J’y reviendrai plus longuement. Pour vous dire simplement que la torture en prison faisait l’objet de la première page de l’Afghanistan Times et que la question des prisonniers afghans sur la base militaire américaine de Bagram est un sujet chaud.*

Je me suis ainsi lancé dans identification la plus exhaustive possible des films accessibles (en occident) qui traitent de l’Afghanistan. La problématique de cette recherche pourrait être la suivante : comment le cinéma, en particulier le cinéma de fiction potentiellement accessible pour un occidental, traite de ce pays. Que donne-t-il à voir de ce qui s’y joue? Les premières recherches montrent la (grande ?) variété des films de… guerre. Dis donc ! Il y a aussi quelques (peu) de films pour un autre public. Le documentaire reste l’outil, semble-t-il, le plus ouvert pour essayer de comprendre ce pays.

J’examine les documentaires que je découvre un par un, à la fois pour mon propre plaisir, mais aussi pour un projet de travail autour d’un projet dans le Central Highlands avec les Ateliers Varan qui ont formé plusieurs réalisateurs à Kaboul ces dernières années, grâce à l’énergie de Séverin Blanchet. Ce dernier a malheureusement été tué lors de l’attaque de sa *Guest House,* le jour même de l’arrivée de son arrivée, il y a quelques années. Plusieurs séries de vidéos réalisées autour d’un thème précis chaque année (le dernier sur les rues de Kaboul) ont été produites par Varan. L’idée serait de lancer une nouvelle série de films vidéos dans la région de Bamyan où va se dérouler un projet agricole mise en œuvre par trois ONG. Ce projet pourrait voir le jour cette année et donner lieu à une série de plusieurs vidéos sur la mise en place d’un projet de développement et ce qui s’y joue… La somme des vidéos donnerait à voir une variété de regards portés par différents réalisateurs sur les acteurs (ONG, bénéficiaires, administrations, entrepreneurs…) impliqués dans ce projet. Les points de vue abordés devraient être une opportunité permettant de montrer la complexité du théâtre de l’intervention, les nombreux enjeux soulevés par une action en Afghanistan (comme ailleurs en fait) et la variété de ses effets prévus, non prévus, positifs ou négatifs…

J’ai aussi recommencé de filmer. J’ai commencé par tirer la bobine d’un franco-afghan, Farouk Barouzaï, qui était sous contrat pour le ministère des Affaires étrangères, puis l’AFD. Il quitte cette année son poste auprès du ministère de l’agriculture (MAIL) après 11 ans passés dans un pays qu’il avait quitté pendant de très longues années pour faire ses études en France. L’occupation soviétique arriva et l’empêcha de rentrer pendant plusieurs années. J’ai identifié d’autres personnes que j’aimerais filmer. Ces portraits raconteront en creux une partie de l’histoire de ce pays…

**Ambiance sécurité suite…**

*Sécurité très intérieure*

L’agence se dote actuellement de nouvelles grilles de sécurité avec pour objectif de retarder l’arrivée de personnes animées de mauvaises intentions. Cela pourra les retarder quelques minutes supplémentaires... Une échelle vient d’être achetée pour nous permettre d’accéder au toit et attendre les éventuels secours. Tout cela reste bien entendu de la prévention. On n’espère ne pas avoir à le faire. Il est préférable de prendre des précautions avant que la situation ne se dégrade… J’ai un sac prêt au cas où nous serions réveillés en pleine nuit en tenue légère : en plein hiver autant avoir quelques vêtements chauds pour tenir le coup sur le toit si les membres du RAID de l’ambassade tardent à venir…

*Les militaires et leurs bases*

Bruno Juet, mon collègue, coturne, et surtout le directeur de l’agence est un récent « développeur » mais surtout un ancien amiral, ex commandant de sous-marin lanceur d’engins de la marine française. Je reviendrai sur lui prochainement. Sa qualité d’amiral (ses qualités personnelles sont grandes) lui donne évidemment des opportunités de rencontre avec des hauts gradés de l’armée française en poste, au sein de l’ISAF ou des troupes françaises désormais toutes basées à Kaboul. Récemment lors de deux soirées, nous avons accueilli à la maison une brochette de 4 généraux. Tous très différents. Ma compréhension des enjeux militaires n’a pas grandi pour autant mais j’ai pu côtoyer furtivement l’esprit militaire terrestre et aérien. Question marine, Bruno est le seul (ex) amiral en poste ici, ce qui ne n’étonnera pas une personne un peu attentive à la cartographie du coin.

Les militaires donc, vivent dans des bases et l’accès de ces bases est ouvert à toute personne munie des pièces justificatives adaptées. C’est mon cas depuis la fin de l’année dernière. Nous avons donc, Bruno et moi, visités certaines d’entre elles comme évoquées dans un précédent numéro. Ces lieux sont étonnants : de vraies villes avec tous les services associés. Début janvier, après une pizza ‘savourée’ à l’italien du coin (j’avais hésité à tester la cuisine allemande) et avant d’aller au café français, j’ai bénéficié des services du coiffeur, en fait des coiffeuses kirghizes (ce doit être pour le moral des troupes car elles font aussi des massages, mais derrière un rideau dressé à côté des fauteuils du salon coiffure, cela doit donc être correct), pour une somme dérisoire eu égard au temps consacré à me faire coiffer en raison de d’une chevelure plutôt longue comparée à celle des militaires qui m’entouraient…

Evidemment, je ne dirai pas que ces camps sont l’endroit que je privilégierai si j’avais la possibilité de faire autrement. Plutôt que de marcher en ville, ce qui n’est pas conseillé, avec une pression mobilisant son attention même pour faire 100 mètres, la possibilité de déambuler dans un camp les mains dans les poches en entrant dans les boutiques et les bars (il ne faudrait tout de même que je laisse pas croire que cela ressemble aux Champs Elysées même si ici comme là bas les gens font le tour des boutiques pour passer le temps en pensant faire de bonnes affaires…), donc un par grande nationalité, tout au plus dix par base, peut être agréable une petite heure. La lassitude arrive vite ensuite. Je ne compte pas les très nombreuses boutiques afghanes, un peu en marge du centre du camp. Leur situation doit être évoquée ici. Ces commerçants voient avec crainte arriver la disparition des bases. A Warehouse, le camp français (le seul où se vend de l’alcool pour les non militaires et les soldats de base, les autres ont des facilités), une récente visite pour la raison que vous comprendrez (un échec toutefois les bouteilles étant parties avant notre arrivée dans un des rares restaurants de Kaboul qui sert de l’alcool) nous a permis de comprendre leurs craintes, le camp devant fermer d’ici l’été… « Visas pour la France » m’a-t-on demandé plusieurs fois quand j’ai eu le malheur de dire par simplicité que je travaillais à l’ambassade quand la question de ce que je faisais ici m’a été posée…

*Le chien*

Classé le chien dans la partie sur la sécurité est discutable, je le reconnais. Je voulais toute fois évoquer cet animal sympathique, Punch (Tolstoï n’a pas été retenu à mon grand dépit), qui approche les 7 mois, grandi et grossi à vue d’œil, ce qui me conduit à m’interroger sur la croissance animale. Si vous connaissez, je suis preneur de l’équivalent du Laurence Pernoud pour chien berger - allemand/russe - la différence n’est pas évidente pour un regard de non spécialiste.

Pour rassurer aussi les défenseurs de la cause animale, après les reproches simultanés de ma fille Constance et de mon amie Delou, j’ai décidé de m’occuper de la bête. Je lui apporte désormais tendresse et éducation. Une à deux fois par semaine, je l’emmène faire un petit jogging avec moi sur la colline qui surplombe la maison. J’ai ainsi l’impression qu’il me protège, bien que ce soit en réalité plutôt l’inverse : je le protège (avec mes petits cailloux dans la poche) des hordes de chiens sauvages qui peuplent cette colline et qui cherchent à le croquer en l’attirant vers eux. L’animal est sensible mais je ne le crois pas assez fou pour se laisser prendre. Il est encore jeune et naïf. Cependant à ces moments là je préfère l’attacher, ce qui m’évitera aussi d’essayer de le protéger et de prendre de très mauvais coups, vu la taille et l’agressivité apparente des bêtes de la meute (un cadavre de chien découvert aujourd’hui au sommet le prouve). Le risque provient aussi d’autres chiens tenus en laisse que leur maitre promène et qui, apparemment plus paisibles, sont néanmoins plus dangereux car dressés pour le combat (de chiens) qui se pratique ici. J’essaie enfin de le dresser (références souhaitées). Je découvre que le chien peut être aussi un outil de séduction et d’affection puisqu’il attire nos deux voisines, deux anglaises de la maison d’en face, une *Guest House* qui viennent régulièrement le caresser en toute discrétion (je ne les ai pas rencontrées), comme nous l’ont appris récemment nos gardes. Il faut dire qu’il est sympathique, possède un beau pelage d’hiver, malgré les habits qu’il commence à me déchirer et les marques de tendresse poussées (petites morsures mais encore douces). Je surveille néanmoins sa dentition qui s’avère déjà redoutablement impressionnante.

*Le journal se termine samedi 16 février, dans moins de 2 semaines je rentre pour 10 jours en France, profiter de la montagne alpine, où je pourrais skier un peu et voir (rapidement) famille et amis. J’ai dépassé cette fois encore l’horaire d’arrêt de l’ordinateur autour de 21h30 que je me suis imposé à la fois pour trouver le sommeil mais aussi faire reposer mon dos, mon attention et mes yeux. J’ai compris aussi que le rythme de travail de 12 heures 7 jours sur 7 n’était pas tenable durant les 3 années de mon contrat. L’absence de distractions variées impose de trouver un mode de vie adapté. Je n’ai pas encore l’expérience de Bruno et ses 7 semaines de plongée subaquatique et le savoir être que cela impose mais je progresse…*

1. 20.000 soldats soviétiques morts sur un million de combattants en dix ans. L’ouvrage de Svetlana Alexievitch *Les cercueils de zinc* publié en 1990 a été un choc pour les russes et l’a vite obligé à quitter son pays. J’ai du mal à lire à pouvoir lire plus de 4 pages chaque fois de cet ouvrage exceptionnel qui décrit la violence extrême de cette guerre, le choc des soldats qui sont partis croyant sauver un peuple frère, les trafics d’armes, les viols au sein des troupes russes, et la déchéance au retour de ces soldats incompris et rejetés au sein de leur société qui avait changé depuis et compris son erreur en lançant cette guerre. La leçon c’est qu’il faut plus s’intéresser aux actions militaires et aux soldats qui les mettent en œuvre… [↑](#footnote-ref-1)
2. Tiens une question soudaine : le Mont Blanc est-il un lieu de mémoire pour Pierre Nora ? [↑](#footnote-ref-2)